



MAGALI BOSSI
LA GRANDE GUERRE
DES CONFINS


LÉGENDE
La Revue des Mondes et Merveilles SFFF



**UNE NOUVELLE PARUE
DANS LE N°1 DE LA REVUE**

LÉGENDE
La Revue des Mondes et Merveilles SFFF



LÉGENDE

La Revue des Mondes et Merveilles SFFF

N° 1 SEPTEMBRE 2021
GRATUIT

UNE REVUE DU COLLECTIF
NOUVEAU MONDE



ET TOUT S'ARRÊTA...

15 NOUVELLES, CONSEILS D'ÉCRITURE,
INTERVIEWS, CHRONIQUES LITTÉRAIRES



Abzw Vedc

10

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

101

102

103

104

105

106

107

108

109

110

111

112

113

114

115

116

117

118

119

120

121

122

123

124

125

126

127

128

129

130

131

132

133

134

135

136

137

138

139

140

141

142

143

144

145

146

147

148

149

150

151

152

153

154

155

156

157

158

159

160

161

162

163

164

165

166

167

168

169

170

171

172

173

174

175

176

177

178

179

180

181

182

183

184

185

186

187

188

189

190

191

192

193

194

195

196

197

198

199

200

201

202

203

204

205

206

207

208

209

210

211

212

213

214

215

216

217

218

219

220

221

222

223

224

225

226

227

228

229

230

231

232

233

234

235

236

237

238

239

240

241

242

243

244

245

246

247

248

249

250

251

252

253

254

255

256

257

258

259

260

261

262

263

264

265

266

267

268

269

270

271

272

273

274

275

276

277

278

279

280

281

282

283

284

285

286

287

288

289

290

291

292

293

294

295

296

297

298

299

300

301

302

303

304

305

306

307

308

309

310

311

312

313

314

315

316

317

318

319

320

321

322

323

324

325

326

327

328

329

330

331

332

333

334

« ET TOUT S'ARRÊTA... »

La Grande Guerre des Confins

MAGALI BOSSI

L a guerre battait son plein depuis trop longtemps – au-
dedans des mots, comme au-dehors.

Sur la table, un cahier.



– Tenez vos rangs et n’oubliez pas : nous sommes la Grande Armée des Confins ! Ces fils de *dvølek* ne passeront pas ! Nous leur ferons rendre gorge !

Lactère serre à deux mains la poignée de son épée. La lame est émoussée et le manche glisse, rendu moite par la peur. Jusqu’à présent, la rapière rouillée n’a tranché que des choux, les seules cibles autorisées durant les rares séances d’entraînement – pas très brillant, comme fait d’armes. Et l’adversaire le plus redoutable que Lactère a combattu de sa vie, c’est le bouc noir de son beau-frère.

Une bestiole hargneuse, mauvaise, à la barbe aussi entortillée que celle du Vieil-Aveugle.

Lactère s'en souvient.

Un jour, en rentrant du marché, elle a longé le Sanctuaire. Un endroit retiré, à l'écart du village. Un endroit qu'on préfère éviter. Ce n'était pas du tout le chemin de la ferme et, lorsqu'elle s'en est rendu compte, Lactère a juré entre ses dents, se maudissant d'avoir suivi si loin le fil de ses pensées... Elle savait qu'elle aurait dû renoncer, revenir sur ses pas. Seulement, la curiosité était trop forte et la porte du Sanctuaire, entrouverte. Les Officiants avaient sans doute oublié d'abaisser la clenche après avoir balayé le seuil sacré.

Les nuages d'hiver ont tout à coup crevé au plafond du ciel, comme une outre qui se dégonfle, et un rayon glacé s'est déversé à l'intérieur du bâtiment. C'est là que Lactère l'a aperçu – lui, le Vieil-Aveugle, Celui-Qui-Sans-Voir-Sait, qu'on ne peut regarder mais qui discerne tout.

Ou du moins, sa statue.

Eh bien, il avait exactement la même tête que le bouc noir.

En y repensant, Lactère ricane. Là-bas, devant les troupes assemblées, le Général pérore toujours, juché sur son cheval pommelé. Grand bien lui fasse ! Lactère n'y prête pas attention. Elle songe à la statue. *Oui, la même tête que le bouc...* Oh bien sûr, elle n'a révélé à personne son incartade, car nul, dans les Confins, n'est autorisé à scruter les effigies du Vieil-Aveugle (sauf le clergé, bien sûr). Le dieu accepte les prières et les offrandes du petit peuple, pas les regards. Alors elle n'a rien dit. Hors question qu'on lui crève les yeux pour avoir brisé l'interdit – ou pire : qu'on la contraigne à rejoindre les rangs austères des Officiants !

Ça ne l'a pas empêchée de se moquer du bouc noir.

Comme tout ça semble loin...

Sous le casque trop grand qui tombe sur son front, la sueur lui pique la peau. Le vent s'est levé dans les landes. Autour d'elle, la foule en haillons trépigne de peur, d'impatience. Ils attendent par milliers : paysans hébétés, gamins des rues, bourgeois tombés des villes – hommes, femmes, presque enfants... tous, emportés de force pour grossir les rangs de la Grande Armée. Servir de pâture à l'ennemi. On les a équipés de bric et de broc, avec ce qui restait ; on leur a donné une formation sommaire ; on leur a fait pourfendre des choux. Comme elle, la plupart n'ont jamais tenu une arme. Dans leurs rangs ne demeurent que quelques soldats de métier, mercenaires à la gueule tordue, à l'odeur rance et à la gausserie facile. Les autres ont été balayés depuis longtemps, au fil des assauts successifs qui n'ont cessé de déferler, impitoyables, sur les Confins.

Trois ans... trois ans de guerre – et pour quoi ?

Un territoire laminé, des cités exsangues, une armée en lambeaux et des champs où les seuls moissonneurs sont les corbeaux qui surveillent, attentifs, la maturation des cadavres.



Un stylo cavalait sur le cahier, crachant des mots noirs sur les pages blanches. Par la fenêtre ouverte, des cris et des sirènes. Des dénonciations.

Ça sentait le papier brûlé – le relent âcre des autodafés.



Pour se rassurer, Lactère serre plus fort l'épée. Elle ferme les yeux.

La première chose qu'elle voit derrière ses paupières closes, c'est la cour de la ferme. Sa sœur aînée, ses larmes, son ventre rond (plus qu'une lune avant terme – quel âge a l'enfant, maintenant ?). Et le beau-frère qui ne dit rien, qui attend que la Grande Armée embarque Lactère avec les malheureux désignés par le village pour payer la dîme... *l'effort de guerre*, qu'ils ont appelé ça. Le tribut imposé à chaque cité, à chaque bourg, par la troupe en marche. Il n'a rien fait, le beau-frère, rien dit. Trop soulagé, sûrement, d'avoir à charge une femme enceinte et un pied bot pour échapper à la conscription : la Grande Armée n'enrôle pas les infirmes – les vieux, les jeunes, les putains, les prêtres, les bâtards et les bègues, ça oui, mais pas les infirmes. On n'en est pas encore là.

Lactère se console en se disant qu'un jour, il n'y aura plus que les infirmes à enrôler.

Ce n'est pas vraiment une pensée reconfortante.

– Gaffe-toi, gamine. Tes cheveux dépassent.

Elle sursaute, revient à elle. Cette voix... rauque et grinçante, comme un ongle sur une cuirasse d'acier. Elle n'a pas besoin de se retourner pour la reconnaître. Opallyn est là, sur sa gauche. Lactère glisse un regard furtif vers lui. Son pourpoint rafistolé s'ouvre par endroits, révélant la soie chamarrée d'un surcot hors d'âge, relique d'un autre temps. Il a troqué sa cotte de mailles trop grande contre des jambières de cuir et un bouclier défoncé, sans doute empruntés à un cadavre rencontré sur la route.

Le cœur de Lactère bat plus fort.

– Je croyais qu'il ne fallait pas qu'on nous...

– Pas d’inquiétude. Quand le Général prononce un discours, plus rien d’autre ne compte. Et à mon avis, ses sous-fifres se moquent de nous comme d’une guigne, pour l’instant. Quand bien même, comment veux-tu qu’ils nous repèrent dans cette foule ? Enlève ton casque, je vais arranger ta tignasse.

Lactère hésite. Son dos se souvient du fouet, sa joue porte la trace du coup de poing qu’un des Lieutenants lui a asséné en guise de punition, hier soir. On ne déserte pas la Grande Armée sans en payer le prix, elle a retenu la leçon. Les rebelles doivent se soumettre – ou... Voilà pourquoi on ne doit pas les trouver ensemble, Opallyn et elle. Ce serait suspect, on les soupçonnerait d’intriguer à nouveau. Pourtant, force est de constater qu’Opallyn a raison : au milieu de la foule, aucun risque d’être repérés en train de fraterniser. Lactère capitule. Elle ôte le heaume, se tournant plus franchement vers son compagnon. L’œil tuméfié qu’il arbore n’est rien, elle le sait, comparé à l’état de ses épaules. Elle n’a pas assisté à son châtiment ; les cris lui ont suffi. Opallyn a payé le prix fort, car aux yeux des matons, l’évasion était *son* idée.

Et les Lieutenants, qui ne l’ont jamais supporté, s’en sont donné à cœur joie.

– Ça... ça te fait mal ? demande-t-elle.

Opallyn fronce les sourcils, occupé à palper l’épaisse chevelure rousse qui, il y a quelques mois encore, faisait la fierté de Lactère. À présent, toute fierté a disparu.

– J’ai connu pire, répond-il laconiquement.

Un brusque mouvement révèle la parcelle de peau cachée sous la guenille qui lui sert de foulard. Dans la pénombre grise de l’aube, l’immonde cicatrice laboure son cou. On

dirait une crevasse rose. Lactère ne peut s'empêcher de l'observer. La balafre bifurque avec netteté, à l'endroit où la mâchoire se transforme en joue, vers la lèvre inférieure déchirée. Trois lacérations, parallèles et dentelées, là où la chair n'a pas pu se reformer. La plaie, ancienne, a eu le temps de guérir sans s'infecter – une chance, dans ces circonstances précaires. Au sein la Grande Armée, on considère Opallyn comme un miraculé : rares sont ceux qui ont tué une manticoire et, plus encore, survécu à l'attaque empoisonnée de la bête. Hélas, l'exploit n'a fait qu'attiser les haines à son encontre. On le trouve trop fortuné pour un simple soldat. Et bien trop malin.

– Ils n'auraient pas dû s'acharner sur toi, hier soir, s'entend-elle murmurer. L'évasion...

... *c'était mon plan*, voudrait-elle dire, parce que c'est vrai, après tout. C'est elle qui a entraîné Opallyn dans cette folie, persuadée qu'ils réussiraient. *Mon plan* – mais elle ne le dit pas. Ici, il n'y a pas de place pour la culpabilité, les remords ou les remerciements. Le souffle de l'ennemi est trop proche, le gouffre de la mort trop imminent. Un instant, les doigts d'Opallyn agrippent plus fort les cheveux de Lactère – et c'est suffisant. Il a compris, elle le sait. Il ne lui tient pas rigueur.

– Tes cheveux sont impossibles, grogne-t-il pour toute réponse.

Quand il est mécontent, sa voix enrouée s'envole brutalement dans les aigus – une pointe de pierre qui s'enfonce dans du verre. Certains trouvent là motif à moquerie, le traitant de femmelette, de putain au gosier éraillé et de bien d'autres choses encore. Ça les fait s'esclaffer. Ça ne fait pas rire Lactère. Ces imbéciles ne savent pas ce qu'Opallyn a perdu, en perdant la voix.

– Bouge pas, gamine, souffle-t-il entre ses dents. Je ne vois qu'une solution.

Éclat d'acier, bruit sec. Une seconde après, la chevelure écarlate de Lactère dégringole dans la boue des landes. Tranchée nette.

– Là, c'est mieux, approuve Opallyn d'un ton satisfait. Sur les champs de bataille, mieux vaut passer inaperçu, tu peux me croire – surtout quand on est une fille. Un signe distinctif, un seul... et te voilà la cible d'un archer ennemi. Ou de tes propres frères d'armes.



Ces derniers mois, les rafles s'étaient succédé, impitoyables.

Les bibliothèques restaient vides et les librairies, définitivement closes. On avait cloué des planches sur les portes, condamné les fenêtres et les vitrines après avoir pris un malin plaisir à en briser les vitres. Les gens se débarrassaient du moindre livre, du moindre journal qu'ils possédaient. On dressait des bûchers. Au coin des rues, on évoquait à mi-voix des fourgons noirs et des prisons secrètes d'où les récalcitrants, les détracteurs du nouveau régime, les inadaptes et les partisans de l'Avant ne revenaient pas.

Pourtant, le stylo filait toujours sur le cahier, malgré le danger.



Opallyn lui enfonce le heaume sur la tête.

Le métal froid flotte davantage autour du crâne de Lactère. Au sol, les mèches coupées ressemblent à un brasier arrêté

en pleine course. Opallyn lui adresse un sourire rapide, qui tord désagréablement la cicatrice rose. Lactère, habituée, ne détourne pas les yeux devant le gouffre de chair. Ces dernières semaines, Opallyn est devenu un point fixe auquel se raccrocher, dans l'immensité populeuse de la Grande Armée. Qu'ils viennent des villes ou des champs, les pauvres hères transformés en soldats des Confins ne sont pas tendres avec les nouveaux – garçons ou filles. Lactère a essuyé son lot de brimades, de coups, d'insultes, de crachats...

Un soir, des Lieutenants l'ont suivie jusqu'à sa couche. Elle avait étendu sa couverture à l'écart des cercles orangés que dessinaient les feux de camp. Stupide idée.

Les Lieutenants étaient trois. Ils étaient saouls.

« *T'as vu la gamine ? T'as vu ses cheveux ?* » L'un d'eux a tendu la main, l'autre débouclé sa ceinture. « *À ton avis, ça a quel âge ? Tu crois que le poil brille aussi rouge que sa tignasse, là en bas ?* » Le plus jeune a éclaté de rire, en lui soufflant au visage. « *On va bien voir. Allez, sois gentille, montre-nous un peu...* » Une main sur ses seins, une autre sur sa bouche, même pas le réflexe de crier ou de mordre. « *Arrête, tu vas lui faire peur.* » Une haleine dans sa nuque. « *C'est comme avec les truies : faut y aller doucement, sinon la viande est moins tendre...* » et des rires, encore et encore...

Soudain, il n'y a plus eu de mains, de rires ou de souffles sur sa peau.

Il n'y a plus rien eu, que la lame effilée d'Opallyn, son regard de flammes et sa cicatrice rose. « *Foutez le camp. Foutez le camp immédiatement, ou je hurle. Vous croyez que le Général appréciera, quand il vous trouvera là ?* »

Les Lieutenants ont fui sans demander leur reste, se contentant de cracher en direction d'Opallyn – trop fiers pour renoncer à la bravade, trop peureux pour risquer frontalement le courroux du Général. « *Quelle bande de lâches* », a lancé Opallyn en les regardant se carapater. « *Moi qui espérais m'amuser à leurs dépens... ça ne m'aurait pas déplu qu'ils se fassent émasculer pour l'exemple, tiens ! Une chance que la Grande Armée condamne officiellement le viol, pas vrai ? Après tout, ce qu'on nous demande, c'est de crever proprement au combat – pas d'être traumatisés avant.* » C'est à ce moment-là, semble-t-il, qu'il s'est aperçu que Lactère tremblait, terrorisée par ce nouvel arrivant qu'elle ne connaissait pas. « *Ça va ?* » a-t-il demandé d'une voix douce, aussi douce que ce que permettaient ses cordes vocales mutilées. « *Je ne vais pas te faire de mal, gamine, tu n'as rien à craindre. Ces salauds ont tenté la même chose avec moi, les premiers jours. Ils le font à tous les nouveaux. Ils s'en sont bien mordu les doigts.* » Comme elle ne disait toujours rien, Opallyn a souri.

C'était le premier sourire sincère que quelqu'un adressait à Lactère depuis son arrivée dans la troupe.

« *Tu as faim ? Froid ?* » a questionné Opallyn en étendant sa couverture vers elle. « *J'ai du bœuf séché dans mon sac. Dur comme de la pierre, mais nourrissant. Je vais allumer un feu.* »

La nuit suivante, Lactère étendait sans rien dire sa couverture à côté de celle d'Opallyn.



À la porte, trois coups violents résonnèrent soudain.
Comme une sentence.

Ouvrez, ouvrez !

Le stylo dérapa... puis reprit sa course, désespéré – encore un peu, enc...



À présent, elle se tient près de lui, au milieu de ces vagues humaines prêtes à être englouties par un océan bien plus grand qu'elles. Au loin, le Général ressemble aux marionnettes que les forains agitent pour faire rire les enfants, sur les places des marchés. Et là-bas, tout là-bas, sur la ligne stérile des landes que révèle peu à peu l'aube – l'armée ennemie.

Jamais Lactère n'a ressenti avec tant d'acuité la certitude de sa propre fin.

Elle a quinze ans et elle va mourir.

– Eh, la rassure Opallyn de sa voix éraillée. N'y pense pas. On va s'en sortir. Regarde : je ne suis pas mort, moi. Reste à ma gauche et tout i...

Brusquement, le silence absorbe les mots. Le Général-marionnette s'est tu, yeux portés sur l'horizon qui amorce sa marche. De là où ils se trouvent, les soldats de la Grande Armée distinguent sans peine les pertuisanes acérées de l'ennemi.

– Ils chargent ! s'écrie quelqu'un. Préparez-vous !

Mais Lactère ne se sent pas prête – ni maintenant, ni jamais. Malgré tout, par réflexe, elle se met en position d'attaque, pied gauche en arrière pour assurer son appui, épée relevée et épaules crispées, comme le médiocre entraînement dispensé à son arrivée le lui a enseigné. Elle essaie d'anticiper le choc.

La dernière chose que Lactère sent, c'est la main d'Opallyn qui la ti...



Et tout... s'arrêta.



Blanc.

Que du

blanc.

Partout.

Ça fait comme

de l'espace perdu

- blanc...

de l'espace arrêté.

Ralenti. Figé.

Pas de mouvement.

Pas de

respiration.

**Juste l'écho d'un
cri**

s'éternisant

**en silence, résonnant sans bruit
- qui a crié ?**

Blanc. Que du blanc.

**Et le temps
n'existe**

plus.



Ses yeux sont ouverts.

Pour s'en convaincre, Opallyn palpe son visage. Ses doigts remontent le long de sa gorge, évitent la cicatrice familière, douloureuse, qui court le long de sa trachée. Mâchoire, menton, joues... paupières. Oui. Ses yeux sont ouverts (le droit, encore tuméfié). Pourtant, impossible de voir.

Ni la masse compacte de la Grande Armée, ni l'horizon gris des landes, ni les ennemis.

L'atmosphère possède une densité étrange.

De la neige... non... de la brume, étrangement solide. Aveuglante. Le blanc environne Opallyn. Recouvre tout. Rampe sur sa peau, ses cheveux, s'infiltré dans sa bouche. Ses poumons. Opallyn inspire. Relâche son souffle. Une douleur crue transperce son épaule droite. Est-ce qu'une lance l'aurait... ?... son esprit, trop préoccupé, ne s'attarde pas là-dessus. Ses yeux ne voient toujours rien. Rien. La douleur reflue au rythme de cette pensée, au rythme de ses respirations. Le timbre de son souffle lui paraît mat, lointain. La surdité, en plus ? Un claquement de langue pour dissiper le doute : le bruit flotte un instant dans le silence, avant de s'évanouir sans laisser un seul écho.

Le blanc – le blanc *absorbe* les sons.

Les retient, comme il retient le contour des choses.

Opallyn ne discerne ni la forme de ses mains, ni les limites de son propre corps. Une pensée l'envahit alors, avec la force d'un cheval qui charge. Est-ce la mort ? Le *Par-Delà*, où les mânes des ancêtres guettent celles et ceux dont le sang se fige ? Sa mère... cette mère morte en couches l'attend-elle,

enfin ?... et ce père, qui n'a pas hésité à se débarrasser de l'enfant en pleurs, contre trente pièces d'argent offertes par un prince...? Non, non, le bout de ses doigts perçoit le froid... mais peut-être que la mort n'efface pas les sensations physiques ? Opallyn ne redoute pas l'Autre Monde – plus depuis ce jour, face à la manticore. Si cet univers blanc s'avère finalement être le royaume du Vieil-Aveugle, le Par-Delà dont les Officiants rebattent les oreilles des crédules... si le moment du jugement est venu, s'il faut répondre des actes passés et à venir, alors Opallyn ne se gênera pas pour dire à Celui-qui-Sait ses quatre vérités.

Le dieu aussi a des comptes à rendre.

On n'écrit pas les destinées des autres sans en payer le prix, tout immortel qu'on soit.

Peu à peu, les yeux d'Opallyn s'habituent à la blancheur. Désormais, des épaisseurs différentes se discernent dans l'immaculé, là où l'air prend une consistance plus massive – ou, au contraire, plus aérienne. À certains endroits, le blanc perd de sa monotonie pour devenir... granuleux.

Comme l'ivoire d'un papier précieux.

Cependant l'immobilité est dangereuse, car elle abolit la conscience de soi – Opallyn le sait et bande ses muscles, afin de...

– Opallyn... Opallyn, tu es là ?

Soudain, une main dans la sienne, à gauche. Opallyn ne peut pas la voir, juste la sentir. La paume de Lactère glisse, moite et chaude, contre sa peau. Dans cet espace stérile pour les sens, ce simple contact semble brutalement intime, bien davantage que les étreintes anonymes dont Opallyn aimait s'étourdir, il y a si longtemps... femmes, hommes, ça

n'avait alors pas la moindre importance. Ça n'en a toujours pas – enfin, il faut bien s'en convaincre pour oublier le visage qui déchire les souve...

– Je... je n'y vois rien...

La voix tendue de Lactère exprime la même peur, la même incertitude que celle qui lui ligote la gorge. À ses côtés, dans la blancheur aveuglante, Opallyn éprouve la sensation du corps de la gamine. Son odeur effrayée. Pour la rassurer, ses doigts serrent plus fort.

– Tout va bien. Je suis là.

Comme son ton éraillé est ferme !... alors que son cœur bat si vite...

– Que... qu'est-ce qui s'est passé ? Où sont les autres ? La Grande Armée ?

Les mots de Lactère s'affolent comme des oiseaux arrêtés en vol, s'écrasant contre le manteau blanc qui capture les sons, le contour des choses.

– Je ne sais pas. On dirait... qu'il n'y a que...

Nous.

Alors, lentement, les yeux d'Opallyn se dessillent. La blancheur s'éloigne, lui rendant peu à peu la perception de son propre corps. Les bottes fatiguées, les jambières volées à un cadavre... les cuisses gainées de toile grossière... ses mains. Et les yeux de Lactère, pâles comme les aurores d'hiver. Sous le casque, les cheveux coupés de la gamine débordent par mèches sauvages, plus rouges qu'un étendard de guerre.

Au moins, nous sommes en vie.

Mais sans personne.

— Les autres...

La petite n'ajoute rien, parce qu'il n'y a, à la vérité, rien à ajouter. La Grande Armée des Confins a disparu corps et biens, aussi radicalement que les rêves se dissipent au matin. Opallyn ignore s'il faut ou non s'en réjouir ; ce qui est sûr, en revanche, c'est que les ennemis, eux aussi, se sont évanouis – un détail bien plus plaisant, de son point de vue. Si seulement le blanc cessait de lui brûler les rétines...

— C'est étrange.

Les mots rebondissent contre la brume solide.

— Tu crois qu'on est...

Opallyn s'ébroue.

— Je ne sais pas. Mais si nous sommes morts, je n'ai pas l'intention de passer l'éternité ici. Viens, gamine.

Sans lâcher la main de Lactère, Opallyn avance, ignorant l'élanement dans son épaule droite, feignant la confiance, la certitude – une attitude devenue familière depuis que la Grande Armée a brisé son existence, l'arrachant au faste de la cour, aux chansons et aux gestes héroïques, aux épopées récitées près de l'âtre... bref, à ce qui composait l'essentiel de son univers. La gamine ne dit rien et se laisse entraîner. *Tap, tap, tap...* font leurs pas dans l'atmosphère mate – leurs pas, incertains, à travers l'inconnu blanc.

Vers où marcher ?

Pendant combien de temps ?

Opallyn l'ignore. S'efforce d'adopter une route rectiligne. Cependant, impossible de calculer une trajectoire

convenable, car la brume qui flotte n'offre aucun point de repère – ni spatial, ni temporel.

– Tu crois que le Vieil-Aveugle...

Lactère n'achève pas sa phrase, au grand soulagement d'Opallyn qui n'aurait pas su quoi répondre, si elle avait insisté. La gamine doit percevoir son trouble, car elle serre à son tour ses doigts, dans un geste de réconfort. Ne pas parler. Avancer, encore et encore. L'air a une odeur curieuse... une odeur de papier, comme celle qui flotte dans les ateliers des scribes ou dans les officines des érudits – mais Opallyn n'y pense pas. À chaque pas, le silence à l'entour devient plus insupportable. La douleur lamine son épaule aussi sûrement que les crocs d'un chien. Opallyn n'ose pas y porter les doigts, par crainte de ce qui pourrait s'y dissimuler.

Mieux vaut continuer.

Au bout d'un moment (*des heures ? quelques minutes ?*), la voix de Lactère coupe la brume :

– On pourrait... on pourrait chanter, non ? Ma grande sœur disait toujours qu'une chanson, ça met du baume au...

Opallyn s'arrête net. Sur sa gorge lacérée, il y a le souvenir de la manticore, prisonnier de la cicatrice rose – et, dans son esprit, des images de joie et de rire. Le foyer de la grande salle, les broches qui tournaient, les tonneaux en perce... les tissus précieux et les sourires des nobles... le pincement du luth tenu contre sa poitrine... sa voix qui s'élevait pour conter et jongler avec les mots, aussi facilement que Tyrlouis, le bouffon, jonglait avec des pommes. Tous ces êtres, suspendus à ses lèvres...

Tisser des mondes à l'aide de simples phrases.

Bâtir des possibles avec un seul chant.

Tous ces êtres... et elle – Ælba, plus limpide qu'une aube. Ælba, dont les baisers remplissaient ses nuits et lui faisaient oublier tous les autres. Ælba, dont le corps se nichait contre le sien, après les étreintes chaudes et les mots de promesse. Ælba, après qui plus personne, jamais, n'a compté.

– Je ne chante plus, gamine, croasse Opallyn de sa voix morte. C'est fini, tout ça. La guerre n'a pas besoin de ménestrels.

Lactère baisse la tête. La marche reprend.

Ce n'est qu'après plusieurs mètres en silence qu'Opallyn entend un filet de voix.

Quelques notes indistinctes qui s'affermissent peu à peu – une plainte d'automne. Un frisson saisit Opallyn. L'air ne lui est pas étranger : il raconte les premiers givres sur les prés, les feuilles d'or jetées au vent, le poison des colchiques et les brouillards dans les combes. Le pelage gris des loups, l'odeur des sous-bois, la mélancolie d'après l'été... Ælba aimait cette chanson, elle aussi. « *Je suis née par une aube d'automne – et un jour, Opallyn, c'est l'aube qui m'emportera.* » Comme Ælba avait raison... Opallyn n'a jamais oublié cette aube où l'âme blanche d'Ælba s'est enfuie du château.

Enfin, la voix de Lactère s'effiloche, jusqu'à disparaître tout à fait dans l'écho du chant qui s'amenuise, entre les crocs du monde blanc. Sa main tient toujours celle d'Opallyn. Si la gamine sent le tremblement qui monte depuis sa peau glacée, elle ne pose pas de questions.

Le silence revenu, Lactère tend soudain le doigt dans l'immensité.

– Là !



Opallyn a le souffle court et Lactère, plusieurs mètres d'avance – pour peu qu'on puisse en juger dans la brume opalescente. La gamine court, comme si son existence en dépendait.

Vers l'horizon.

Vers cette ligne de fuite grise, presque indiscernable, qu'on aperçoit à l'orée du blanc.

Qu'est-ce que c'est ?

Opallyn a laissé tomber son bouclier – trop encombrant. La rapière effilée, par contre, bat toujours son côté, car abandonner l'arme signifierait renoncer à se défendre en cas de nécessité. Qui sait ce qui les attend, là-bas ?... le Vieil-Aveugle... ou autre chose ? Les bottes d'Opallyn raclent sur le sol avec un bruit étouffé qui évoque curieusement celui de la plume sur du papier. Du parchemin qu'on déchire. Chaque enjambée, chaque saut, chaque zigzag dans le désert blanc lui arrache une respiration douloureuse. Son épaule... *fiils de dvølek !...* c'est de pire en pire. Opallyn ralentit. Une quinte de toux, plus forte que les précédentes, lui fait porter une main à ses lèvres. Ça monte et ça descend, aussi rapidement qu'une mer dans la tempête.

Puis la quinte s'apaise enfin, laissant ses doigts poisseux.

Un coup d'œil. Du sang.

Avec un grognement rageur, Opallyn essuie sa main au sol, laissant sur le blanc une grande traînée rouge. S'en éloigner – vite. Pas question d'inquiéter la gamine avec ça. À

quelques dizaines de mètres, Lactère a suspendu sa course. De dos, elle semble en équilibre au bord du monde.

Et c'est le cas.

— Est-ce que tu as déjà vu... une chose pareille ?

Opallyn hoche la tête, en silence, la douleur oubliée face à...

— Non. C'est... comme si l'univers disparaissait dans le vide.

Un gigantesque gouffre s'ouvre devant leurs pieds, là où le blanc est arrêté d'un coup par la paroi d'un vertigineux à-pic. Pourtant, la dénivellation n'a rien de minéral – ni même de *naturel*. Le sol forme avec le canyon un angle droit parfait, aigu, comme tracé par un habile maître d'œuvre... un... mur... sauf que les murs se dressent et ne disparaissent pas dans le sol, d'ordinaire.

— On dirait... le bord d'une carte, murmure Opallyn avec lenteur. J'en ai vu une, un jour... de celles que les Navigateurs utilisent pour l'Au-delà des Mers. Ils dessinent à l'encre noire les côtes qu'ils connaissent avec certitude, les contours des terres qu'ils ont explorées, et laissent le reste entièrement vierge. Ils préfèrent la prudence à l'imprécision. Les cartes attendent donc ainsi, lacunaires, inachevées – en chantier, jusqu'à ce qu'un autre capitaine reprenne leur tracé, parfois des années plus tard, pour repousser les limites du monde connu. Peut-être que nous sommes... je ne sais pas... juste au bord de la carte ? Au bord d'un monde de vélin... ou d'une feuille de papier ?

***Je me suis toujours demandé ce qu'il y avait, dans ces vides sans encre – voilà peut-être la réponse.* Face à Opallyn, le brouillard d'ivoire s'estompe devant une immensité plus**

démesurée encore. Des amas prodigieux y déploient des couleurs inconnues, lointaines, en des nuages si flous et si vastes qu'on ne sait pas, au final, s'il s'agit d'objets tangibles aux contours incommensurables... ou des torsions du néant lui-même.

Prudemment, Opallyn avance la tête au-dessus du gouffre.

– Ça semble profond.

– Profond comment ?

– Je ne sais pas.

Lactère enlève son casque et s'avance à son tour vers le vide.

– On va bien voir...

La gamine jette le heaume. L'acier tournoie le long du mur qui s'enfonce vers les antres indiscernables du sol, tournoie et tournoie encore – jusqu'à ne devenir qu'un point minuscule qui disparaît dans les profondeurs.

Aucun son ne revient en retour.

– Il n'y a peut-être pas de fond ? suggère Lactère, perplexe devant le phénomène.

Opallyn s'apprête à répondre, lorsqu'une nouvelle toux secoue son corps.

– Opallyn !

– C'est... c'est rien, gamine. Je vais bien...

Un mensonge – *bien sûr que c'est un mensonge*, songe Opallyn au moment où ses genoux lâchent. On ne crache pas du sang quand on va bien. Lactère se précipite pour retenir sa chute.

— C'est... rien, répète Opallyn pour se convaincre. Je vais juste m'allonger...

Toux, encore, et sang, face aux yeux écarquillés de la gamine.

— Tu es blessé ? Où ? Laisse-moi voir, je...

Opallyn n'a pas la force de protester. Il y a un goût de plus en plus métallique dans sa bouche. Sur le brouillard blanc, des points noirs dansent comme des lettres imprimées. Un bruit de déchirure lui indique que Lactère a réglé son compte au vieux surcot chamarré, après avoir dénoué le pourpoint. *Dommage*, déplore Opallyn, *j'aimais bien ce tissu*.

Il lui est bien égal, à présent, que Lactère découvre son secret – *bien égal*.

— Je crois... ça ressemble à un coup de lance, dit la gamine en effleurant l'épaule en charpie. Tu as sans doute été touché avant qu'on...

Puis Lactère se tait, frappée d'une révélation. Opallyn a un rire éraillé, où percent la toux et les larmes, le sang et la cicatrice rose. Il n'y en a plus pour longtemps, son souffle est court, son secret s'envole.

— Tu vois, gamine... chuchote Opallyn. Je t'avais bien dit que sur les champs de bataille, il fallait passer inaperçue... pour rester en... vie. Sur... tout quand on est... une f...

Ses forces l'abandonnent et elle ferme les yeux, en pensant au sourire d'Ælba et aux mains de Lactère, posées là, tremblantes, entre ses seins.



Avant d'allonger Opallyn sur le sol, Lactère berce son corps, comme on le ferait avec un... avec *une* enfant.

Longtemps.

Elle chantonne aussi, une petite chanson fragile et sans signification, qui tombe à travers le gouffre immense avant de s'éteindre dans le blanc compact de la brume.

Puis, délicatement, elle installe Opallyn.

Ses gestes sont lents, précautionneux. Il ne faut pas qu'Opallyn se réveille. Sur son front, Lactère arrange les cheveux courts, d'une couleur aussi indéfinissable que la boue morne des landes – une couleur de poussière et de combat, de vie arrachée, d'espoir racorni. Dans son sommeil, Opallyn garde son habituel sourire mordant, celui qui fait grincer des dents aux Lieutenants parce qu'il tord odieusement la cicatrice rose et les met face à leur propre couardise. Lactère caresse le foulard en lambeaux, l'ajuste, car Opallyn ne doit pas prendre froid. Avec le surcot de soie chamarrée, à moitié déchiré, elle recouvre la blessure sanglante. Les teintes multicolores du tissu déchirent la blancheur environnante et semblent chuter, comme la chanson qu'elle fredonne, dans le vertige colossal du trou.

Alors, enfin, quand elle est certaine que rien ne dérangera Opallyn, Lactère se redresse.

Elle se sent tout à coup orpheline et c'est un sentiment étrange : elle a l'impression que quelque part, une personne pour qui elle comptait a disparu pour toujours. Est-ce la mort d'Opallyn qui provoque ce sentiment ? Ou celle de quelqu'un... d'autre ?... comme si, soudain, une divinité inconnue mais toute-puissante l'avait abandonnée...

Ses pas la conduisent finalement au bord du gouffre, là où tout disparaît.

Elle ferme les yeux, perchée sur l'angle de l'à-pic.

Corps tendu. Un coup de vent.

Elle disparaît dans l'air.



La bise s'engouffra dans le bureau, par la fenêtre ouverte.

Elle renversa la chaise, emporta la poussière amassée sous la grande bibliothèque. Le stylo roula sur la table, avant de s'écraser par terre avec un bruit sec, abandonné comme une brindille sans force. Des boules de papier s'envolèrent en tous sens, vives toupies folles.

Au loin, l'orage.

Et plus loin encore, la guerre.

Punaisées au mur du bureau abandonné, des coupures de presse ballottaient sous la tempête, leur tremblement révélant par bribes les gros titres des derniers mois.

L'imaginaire, un danger qui VOUS menace !

La littérature bientôt interdite ?

Nouveau régime : éditeurs passés à tabac

Les écrivains fichés ?

Autodafés. Liste des ouvrages autorisés

Camps de réassignation : réguler les mots pour le bien commun

Quelque part, un chat affamé miaula.

Comme personne ne venait, il quitta la maison, se faufilant sous un des rubans criards qui signalaient la mise sous scellés. Les Légions d'Intervention et de Régulation de l'Écrit n'étaient pas réputées pour leur tact à l'égard des animaux familiers, une fois les propriétaires desdits animaux embarqués pour une destination dont ils ne revenaient jamais.

Quant aux voisins, ils ne se mêlaient pas des affaires d'autrui, merci bien. Ils n'avaient pas bougé quand les Légions avaient jeté la femme échevelée dans leur fourgon noir, malgré ses cris de protestation (mais ils avaient scruté attentivement la scène à travers leurs rideaux – après tout, c'étaient eux qui l'avaient dénoncée, non ?). Pas bougé quand un des Lieutenants avait flanqué un coup de poing à la malheureuse, avant de briser ses doigts tachés d'encre (une marque d'infamie : seuls les écrivains ont les doigts pareillement souillés !). Alors, ce n'était pas un miaulement qui allait les empêcher de dormir.

La femme n'avait qu'à s'en prendre à elle-même, et ne pas inventer des histoires sans queue ni tête.

Les écrivains devaient être réassignés, c'était la loi – et le chat n'était qu'un chat.

Le chat en question ne s'offusquait d'ailleurs pas de cette situation. Demain sera un autre jour, se disait-il, philosophe, dans son langage de chat. Sans doute : un jour à l'odeur d'essence ; un jour qui verrait la maison, le bureau et la grande bibliothèque où il aimait dormir, les après-midi d'été, disparaître en fumée sous l'attention zélée des Légions d'Intervention et de Régulation. On ne plaisante pas

avec les dictatures. Les voisins en prenaient leur parti, préparant le repas du soir en commentant les dernières informations à la radio : « Tu as entendu ? Ils organisent un autodafé au siège des éditions G., demain. On y va ? Ça va être un sacré spectacle, pour sûr. »

En attendant demain, sur la table, au milieu du bureau abandonné, le cahier corné agitait ses feuillets à moitié vides.

Les mots s'arrêtaient brutalement au milieu de la page, dans une éclaboussure, comme si le stylo qui traçait l'histoire avait été stoppé en pleine course par une force impitoyable.

L'ultime phrase attendait, incomplète, étirée sur la blancheur granuleuse :

La dernière chose que Lactère sent, c'est la main d'Opallyn qui la ti...

Une bourrasque plus forte que les autres referma d'un coup le cahier.

Sur la couverture, le titre : La Grande Guerre des Confins.

*Magali Bossi
se présente et répond
au questionnaire
de Proust*

Légende : Bonjour. Pourriez-vous vous présenter et nous parler de votre parcours et de vos projets ?

Magali Bossi : Bonjour ! Merci pour votre intérêt. Je m'appelle Magali Bossi, j'habite à Genève (Suisse) et je suis actuellement thésarde en lettres – un travail de longue haleine, qui me permet d'étudier les différentes appropriations du haïku en langue française, entre 1900 et 1950. Bon, ça, c'est pour le côté *sérieux*.

Pour le côté moins sérieux : je suis accordéoniste dans plusieurs groupes (dans des répertoires aussi variés que la musique de rue ou le classique), j'adore le baroque et les orages... je déteste les endives à l'eau. Ah, et j'ai une passion pour le thé et les petits bols en céramique (que je ne sais d'ailleurs jamais où ranger). À côté de tout ça, je collabore

dans le domaine culturel avec différents médias de la place et je co-anime un site dédié à la critique théâtrale / littéraire / cinématographique, fondé avec deux condisciples d'université (www.lapepiniereneve.ch). Nous y causons de nos coups de cœur et essayons de mobiliser ce que nos études en lettres nous ont appris... sans jargon excessif, avec beaucoup de bonne humeur et un goût certain pour la vulgarisation adressée à toutes et tous !

Niveau écriture de création : j'anime des ateliers autour du haïku, à destination des jeunes. Régulièrement, je participe à des ateliers d'écriture organisés par l'association Mondes Imaginaires (www.facebook.com/mondessimaginaires) qui, dans ma région, propose divers projets de médiation culturelle autour de l'imaginaire (SFFF au sens large). J'aime relever les défis proposés au cours de ces ateliers : déjà pour le challenge, mais surtout car il est très enrichissant d'échanger avec celles et ceux qui y participent, tant les univers ou les styles qui se côtoient dans ces rencontres sont diversifiés.

Concernant mes projets d'écriture : au printemps 2020, la Suisse a été confinée – comme une grande partie du monde. Cette période a été l'occasion de me lancer plus avant dans la rédaction de nouvelles SFFF, un peu par hasard (alors que je suis une grande lectrice de ces genres, depuis mon enfance). J'ai plusieurs nouvelles sur le feu, destinées à devenir (peut-être ?) des romans, à plus ou moins long terme. En dehors de l'imaginaire, je travaille en ce moment sur deux projets parallèles :

- 1. une nouvelle-reportage en littérature du réel (un mix entre du journalisme et de la littérature, genre très en vogue dans le monde anglo-saxon – un peu moins connu du côté francophone), qui devrait être publiée dans un média suisse spécialisé dans ce genre;**
- 2. une série de témoignages liés à la Shoah, à partir de récits de survivantes et de survivants qui ont pu échapper aux camps dans diverses régions d'Europe, avant de trouver refuge à Genève. Très prenant, très touchant et passionnant !**

En parallèle, je rédige des scénarios pour des spectacles mêlant musique et texte, pour différents orchestres de ma région. Pas le temps de souffler, donc ! ☺

Légende : Pourriez-vous répondre à ce questionnaire de Proust de façon succincte ?

● ***Ma principale qualité ?***

L'imagination (ou l'optimisme, l'un nourrissant souvent l'autre).

● ***Mon principal défaut ?***

L'incertitude (gros, GROS dragon, mais je n'ai pas encore la bonne épée pour le dégommer...).

● ***Ce que j'apprécie le plus chez mes amis ?***

Elles et eux, tout simplement.

● ***Mon occupation préférée ?***

La réponse est un peu bateau, mais... écrire et lire (et boire un thé : super important, le thé !).

- ***Mon idée du bonheur ?***
Observer les mésanges.
- ***Mon idée du malheur ?***
Ne pas avoir de rêves.
- ***Si je n'étais pas Magali Bossi, qui voudrais-je être ?***
Un félin d'appartement : dormir-manger-câliner-ronronner-recommencer
- ***Où aimerais-je vivre ?***
Là où on m'accepte.
- ***Ma couleur préférée ?***
Tout dépendra de mon humeur ! ^^
- ***Mes auteurs favoris ?***
Je n'ai pas vraiment de préféré. Mais j'en relis régulièrement certain-e-s : Terry Pratchett, Robin Hobb / Megan Lindholm, Tolkien, Philip Pullman, J.K. Rowling, Antoine Volodine, Philip. K. Dick, G.R.R. Martin, Lewis Carroll, Frank Herbert, Nicolas Bouchard, Robert Charles Wilson...
Niveau littérature « blanche » : Antoine Volodine, Patrick Chamoiseau.
Dans une optique plus académique : les travaux que Anne Besson (Université d'Artois) consacre à la fantasy et à la science-fiction.
- ***Mon roman préféré ?***
Là aussi, difficile de répondre; tout dépendra du moment.
Pour la réflexion qu'ils ont suscitée (et continuent de susciter) en moi, autour des questions liées à

la croyance, je dirais deux romans hilarants de Pratchett : *Les petits dieux* et *Good Omens* (écrit en collaboration avec l'excellent Neil Gaiman).

À citer aussi, pour la complexité de son univers et le retournement final : la trilogie *L'Empire de Poussière* de Nicolas Bouchard.

- **Mes héros préférés dans la fiction (littérature, ciné, BD...) ?**

Là aussi, difficile. J'ai un faible pour les personnages de Robin Hobb – en particulier le Fou, dont j'aime l'univers ambigu. Sinon, j'ai TOUJOURS un faible pour les personnages antagonistes : entre Peter Pan et le Capitaine Crochet... je choisis Crochet.

- **Mes héroïnes préférées dans la fiction (littérature, ciné, BD...) ?**

Je pense que la réponse précédente pourrait s'appliquer ici aussi, étant donné que le Fou, présent dans le cycle de *L'Assassin Royal* de Hobb, se retrouve dans la série *Les Aventuriers de la Mer* sous les traits d'Ambre. C'est précisément parce que ce personnage est indécidable que je l'aime autant.

(Je sais qu'il faut des réponses courtes... mais petit ajout :

selon moi, un des personnages féminins les mieux écrits provient d'une fanfiction en trois parties, *Iron Maid*, disponible entre autres sur fanfiction.net. Il s'agit du personnage d'Obi-Wan Kenobi, que l'autrice, Kandai, a choisi de mettre en scène dans une fic de type *genderswap* (impliquant donc un changement

de sexe). Avant de lire cette histoire, j'étais peu familière de ce type de transposition, dans les fics – mais je dois dire que cette version d'Obi-Wan, par tout ce qu'elle soulève comme problématiques (en termes non seulement de rapport au corps, mais aussi de relations sentimentales / sexuelles / amicales, de rôles sociaux ou politiques, d'insertion dans un domaine professionnel particulier – celui de l'Ordre Jedi) met d'autant plus en exergue la complexité du personnage et permet, paradoxalement, de mieux comprendre les actions et le fonctionnement de la version canonique (donc, de l'Obi-Wan masculin d'origine). Une pépite, qui m'a aussi permis de mieux cerner les enjeux particuliers existant chez les héroïnes féminines fortes, dans la SFFF.)

- ***Mon peintre préféré ?***

Hokusai.

- ***Ma chanson favorite ?***

Je suis plutôt musique de films, en fait ! Un gros coup de cœur : la BO de la trilogie *Le Seigneur des Anneaux*, par Howard Shore. Sinon, John Williams reste une valeur sûre.

À citer aussi : *Pavane* (op. 50 en fa# mineur) de Fauré et *Gymnopédies* de Satie (deux musiques sur lesquelles j'écris).

- ***Le film que j'apprécie le plus ?***

Choix éclectique du moment (là aussi, tout dépend du jour !) : *La colère de Khan* (1982), *Cyrano de Bergerac* (1990), *Master and Commander : de l'autre*

côté du monde (2003), L'élégance du hérisson (2008), The Grand Budapest Hotel (2013)...

● **Mes héros dans l'histoire ?**

(je suppose que, par « histoire », on entend « histoire de l'humanité »... Histoire avec sa grande hache – non ?)

Ceux dont personne n'a jamais parlé.

(À ce sujet, l'historien italien Carlo Ginzburg est à conseiller, lui qui travaille sur la microhistoire – autrement dit, les individus et, en particulier, ceux dont la présence affleure à peine dans les archives.

À lire par exemple : *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier frioulan du xvi^e siècle* (1980)).

● **Mes héroïnes dans l'histoire ?**

Même réponse que la précédente... mais au féminin !

● **Ce que je déteste par-dessus tout ?**

Les endives à l'eau. Les happy ends. Me lever quand les chats dorment encore.

● **Quel est le don surnaturel que j'aimerais avoir ?**

Sans hésiter : le don d'ubiquité !

● **Comment aimerais-je finir ma vie ?**

Comme on finit un bon livre : avec le sourire.

● **Quel est mon état d'esprit actuel ?**

Plutôt joueuse (je crois que ça se voit dans mes réponses :P)

● **Quelles sont les fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence ?**

Celles qui sont involontaires : tout le monde a le droit de se tromper et de s'améliorer. Non ?

- ***Le juron que je lance le plus souvent ?***
Palsambleu ! (j'aimerais bien... :P En fait, ça tourne plus autour de *merde-chier-bite-cul* – ce qui est nettement moins littéraire, en somme.)
- ***Mon mot favori ?***
Ornithorynque, parce que l'animal est aussi indécidable (mammifère ? oiseau ? poisson ? castor ? blague ?) que son orthographe est improbable.
- ***Quelle est ma devise ou ma citation préférée ?***
**« Je hais les voyages et les explorateurs. »
 (Claude Levi-Strauss)**

Légende : Avez-vous déjà été publiée ? Peut-on vous lire sur la toile ?

Magali Bossi : J'ai déjà été publiée à plusieurs reprises, pour de la fiction (tout n'est pas disponible sur le web, malheureusement) :

- **En 2009, avec un triptyque de nouvelles en fantastique : *Les Inchangés* (éd. Faim de Siècle & Cousu Mouche)**
- **En 2013, avec un livre de légendes illustrées, accompagnées de musique : *Si Genève m'était contée* (éd. Cabédita)**
- **Entre 2015 et 2019, pour diverses nouvelles fantastiques / SF dans des recueils collectifs, chez les éditions Encre Fraîche**

- **En 2021, dans un podcast intitulé « Covid, les mondes d'après », qui offre un regard SF sur l'après-pandémie : à écouter [ici](#), avec les autres textes retenus !**
- **Depuis environ trois ans, sur le site www.lapepiniere-geneve.ch, pour des textes à la fois de création SFFF ou de littérature « blanche », mais aussi pour des critiques de théâtre-livre-cinéma.**

Moinsfun : plusieurs de mes publications académiques sont aussi en ligne (mais pas toujours très passionnantes ! :P).

Plus fun : depuis l'adolescence, je lis et écris de la fanfiction (sous pseudo, sur fanfiction.net), plus ou moins régulièrement. Mes univers de prédilection sont variés (*Harry Potter*, *Le Seigneur des Anneaux*, *Count Cain*, *Angel Sanctuary*, *X-Men*, *Sherlock*... je bosse actuellement sur *Star Wars* et *Good Omens*, mais ce n'est pas encore achevé). Un travail de longue haleine, qui n'avance pas toujours aussi vite que je le voudrais ! Ces textes témoignent de l'évolution de ma plume, de mes réflexions, de mes idées et de l'air du temps – avec tous les défauts que cela comporte et que je n'ai jamais voulu gommer, afin de m'en souvenir (c'est toujours drôle de revenir sur un ancien texte et de se dire *Oulala ! mais j'ai vraiment écrit ça ?! Mais c'est pas possible...*)

Si l'idée vous intéresse, n'hésitez pas à me contacter et je vous donnerai mon pseudo.



Éditions de l'Imaginaire

Retrouvez-nous sur

<https://editionsnouveaumonde.wordpress.com/>